

Avant-propos

Porto Rico et la question identitaire

Françoise LÉZIART

Découverte par Christophe Colomb en 1493 lors de son second voyage aux Antilles, Porto Rico est devenue une colonie de l'immense Empire espagnol des Indes où, comme le remarquait le roi Charles Quint, le soleil ne se couchait pas. Et, cet état de fait, malgré les nombreuses attaques de flibustiers dès la fin du XVI^e siècle, se poursuivra au-delà même des premiers soubresauts de l'Indépendance – qui débiteront dans les autres colonies espagnoles d'Amérique – dès les premières décennies du XIX^e siècle. Cependant, contrairement au « Grito de Dolores » qui marquera de son symbole revendicatif l'accession du Mexique à l'Indépendance, le « Grito de Lares » en 1867 ne sera à Porto Rico qu'une tentative avortée d'émancipation, se soldant par la guerre hispano-américaine et l'occupation des troupes étasuniennes en 1898.

Un an plus tard, Porto Rico devient une possession nord-américaine. Au milieu du XX^e siècle cette tutelle s'assouplit quelque peu, puisqu'en 1952 le président démocrate Harry Truman établit une nouvelle Charte Constitutionnelle qui fait de l'île un « Commonwealth » ou un « État Libre Associé » c'est-à-dire un pays autonome mais pas souverain. Et, l'on peut percevoir quelque similitude entre la réflexion du Cubain Miguel Barnet concernant la situation de son pays et la réalité portoricaine. Lors d'une entrevue, il déclarait, en effet, en 1996 : « Nous avons subi deux colonialismes : le colonialisme espagnol et le colonialisme nord-américain¹. » Cette déclaration est encore plus applicable à Porto Rico que les États-Unis vont s'employer (après le triomphe de la Révolution castriste) à ériger en modèle de prospérité, de réussite économique et de bonheur social, dans le but d'y endiguer l'expansion des idéaux du socialisme.

La seconde moitié du XX^e siècle a fait apparaître, de manière plus visible, le malaise existant dans la « Isla del encanto » (comme on la nomme) et qui résulte de profondes disparités sociales ainsi que d'un exode massif devenu, au fil du temps, une hémorragie permanente. Il ne fait pas de doute que

1. A. AZOUGARH, *Miguel Barnet : Rescate e invención de la memoria*, Genève, Éd. Slatkine, p. 213.

la crise économique du début du XXI^e siècle n'a fait qu'accentuer les problèmes sociaux, laissant l'île quasi exsangue. Les référendums successifs, organisés à partir de 1967 et jusqu'en 2012, montrent bien qu'il n'existe pas, pour le moment, d'alternative possible à la dépendance du puissant voisin du Nord mais que Porto Rico continue à se battre pour conserver le peu d'autonomie qui lui reste.

Une « culture de la résistance » s'est donc fait jour à Porto Rico contre la domination américaine. Elle est perceptible à tous les niveaux de la société mais c'est surtout à travers l'usage de la langue qu'elle prend toute son ampleur. L'espagnol, même si dans la vie quotidienne l'anglais est omniprésent, apparaît comme une sorte de refuge et de préservation de l'identité portoricaine. Et, de la même manière, on peut dire que les manifestations comme les productions culturelles, ont contribué et contribuent encore à la survie de certaines pratiques. Même si les intellectuels forment, sans doute plus qu'ailleurs, une sorte de microcosme pas toujours très représentatif du reste de la population.

La littérature portoricaine reflète parfaitement les aléas d'une historicité tourmentée comme le montre son éveil tardif à l'aube du XIX^e siècle (si l'on excepte quelques chroniqueurs et poètes de la période coloniale). L'observer dans sa diachronie fait apparaître deux priorités thématiques : le conflit racial et la réalité insulaire servis par deux genres privilégiés : la poésie et l'essai. La première anthologie poétique n'est publiée qu'en 1843. L'essayiste Eugenio de Hostos (1839-1903) est, quant à lui, une sorte d'apôtre de la liberté et de l'unité des Antilles, son œuvre servira de fondement à la recherche identitaire du pays. Le XX^e siècle correspond à la création de l'université de San Juan, au développement et à la publication de revues littéraires, dotées d'un pouvoir de diffusion suffisamment important pour stimuler l'activité littéraire et l'inventivité des auteurs locaux. Dans la lignée du poète cubain Nicolás Guillén, Luis Palés Matos est l'un des grands représentants de la poésie afro-antillaise, destinée à redonner sa dignité à une population que l'esclavage avait déconsidérée. Dans les années 1930, la prose a connu aussi un certain essor en composant toujours plus avec la réalité insulaire.

La période contemporaine, à partir des années 1950-1960, qui coïncide avec la nouvelle situation politique de l'île et l'éclosion de la révolution cubaine verra se développer, chez bon nombre d'auteurs, un sentiment de frustration par rapport aux autres pays hispanophones de l'Amérique. Luis Rafael Sánchez est la figure de proue de cette génération et ses ouvrages mêlent humour et satire sociale. La génération suivante, celle de 1975, s'est inspirée (sans trop d'excès) du « boom » des années 1960 et de ces auteurs-vedette – Gabriel García Márquez ou Mario Vargas Llosa – sans perdre de vue la problématique sociale et identitaire. Il convient de noter, à cette même période, l'émergence des « nyorican writers », des auteurs qui manient l'anglais et l'espagnol ce qui, pour eux, est plus à l'image de la véritable réalité du pays. Les écrivains actuels montrent le même dynamisme, la même envie

de publier dans leur langue matrice et le prix Rómulo Gallegos (qui récompense le meilleur roman latino-américain de l'année) obtenu par Eduardo Lalo en 2013 est comme une sorte de couronnement et de reconnaissance de la culture portoricaine moderne.

Il ne faut pas, non plus, oublier de mentionner le rayonnement de l'écriture féminine à Porto Rico, dont la première figure importante est celle de María Babiana Benítez au XIX^e siècle. La poétesse Julia de Burgos compte aussi parmi les grands auteurs du début du XX^e siècle. Les années 1950 correspondent à une véritable explosion de ce type d'écriture à travers deux femmes d'action et de passion : Rosario Ferré et Ana Lidia Vega, la première luttera contre la structure patriarcale de la société portoricaine alors que la seconde fait apparaître dans son œuvre le langage de la libération. Et, la présence des femmes dans le panorama culturel de cette île est à la fois logique et paradoxale. Elles incarnent et reflètent, peut-être mieux que leurs homologues masculins, l'émancipation chaotique de ce pays. Les femmes-écrivains actuelles comme Mayra Santos Febres ou Yolanda Arroyo s'emploient à explorer des domaines autrefois considérés comme tabous (l'érotisme, la libération sexuelle et sociale des femmes).

La position géographique insulaire a favorisé le mélange ethnique à Porto Rico. Les Indiens Tainos ont d'abord peuplé l'île avant l'arrivée des Espagnols. Puis est venue la population d'origine africaine, sans oublier les apports asiatiques plus récents. Cependant, à la différence de Cuba où la main-d'œuvre noire était indispensable pour la culture de la canne à sucre, Porto Rico n'a connu qu'une faible activité agricole ce qui y a limité l'esclavage. La pratique de la « manumission² » a même favorisé l'arrivée d'esclaves-marrons qui fuyaient le travail difficile dans d'autres îles des Caraïbes comme Haïti. Les conditions étaient donc réunies pour mener à bien un métissage racial et culturel, que le système colonial a quelque peu faussé. Plus récemment, l'influence nord-américaine a été perçue comme l'imposition d'un nouvel ordre néocolonial encore plus aliénant que le précédent. Et puis, au fil du temps, cette terre d'accueil est devenue terre d'émigration, avec tous les désavantages que suppose ce type de processus de « déterritorialisation ».

L'identité portoricaine s'est construite autour de traditions multiculturelles sans parvenir vraiment à se concrétiser et l'aspiration identitaire s'est cristallisée autour de deux piliers : la religion catholique et la langue espagnole. Et, cette forme de résistance a trouvé son épanouissement dans la culture. Dans les dernières décennies, les manifestations destinées à renforcer « l'auto-identification » se sont multipliées à l'intérieur comme à l'extérieur, de façon à contrebalancer l'omniprésence anglo-saxonne dans tous les domaines. C'est ce contexte particulier, ainsi que l'enthousiasme des écrivains portoricains désireux d'offrir plus de visibilité à leurs publications, qui ont été à l'origine des deux Journées d'étude sur Porto Rico organisées à Rennes 2 dans le cadre d'Erimit le 7 février 2014 et le 6 février 2015. La thématique

2. C'est une pratique qui consistait à libérer un esclave en lui mettant une main sur l'épaule.

de ces manifestations visait à réfléchir à cette « identité problématique » à travers des communications qui prenaient en compte le roman actuel, la poésie contemporaine suivant une approche littéraire mais aussi sociologique (comme on le verra dans la deuxième partie) élargie à la sphère antillaise.

Il convient d'ajouter pour finir que l'organisation de ces deux Journées d'étude a trouvé un écho dans la presse de San Juan (dans l'important quotidien « La Nación »). Ce qui a permis ouvrir quelques pistes de réflexion et suscité de l'intérêt pour une culture et un pays attachant. Il est à espérer que les communications présentées dans cet ouvrage contribueront à combler un vide. Il existe, en effet, très peu de publications en France sur la culture portoricaine en langue hispanique.